

3/3 - Staline et les questions théoriques

L'imposture du léninisme de Staline

On a vu que Lénine n'était pas stalinien. Mais, Staline, lui, était-il léninien ?

Ne s'est-il pas référé à Lénine toute sa vie ? Ne l'a-t-il pas défendu contre ses détracteurs ? Ne s'est-il pas posé en son meilleur continuateur ? N'a-t-il pas publié Les principes du léninisme ?

Pour Sève, Staline n'est pas léninien. Il donne quelques exemples :

Les principes du léninisme altèrent « **en leur fond même la pensée et l'action de Lénine** ». Cela commence, dit Sève, par « **la mise en doctrine dite par le -isme de léninisme** », qui contrevient à l'idée de Lénine que « **la vérité est toujours concrète** ». Par ailleurs, Staline fait état d'une « **loi de la révolution violente** » là où celle de 1917 a été, pour l'essentiel, pacifique. En outre, la dictature du prolétariat est « **un nouvel État** », mais rien n'est dit « **de son dépérissement à engager sans délai** ». Enfin, une « **discipline de fer**^[12] » doit régner dans le Parti ; exit la démocratie interne.

Pour Sève, le "léninisme" de Staline est « **lourdement antiléninien** ». Mais, là ne s'arrête pas le réquisitoire.

Là où Lénine est internationaliste conséquent, Staline est nationaliste. Entre eux, il y a un désaccord profond sur la façon de diriger. Chef d'essence ordinaire versus chef d'essence supérieure.

L'idéologie « **marxiste-léniniste** » est érigée en vérité d'État. Et ce « **léninisme stalinisé (va) empoisonner toute l'histoire culturelle de l'URSS, et plus largement du mouvement communiste international** ».

Staline et « le socialisme dans un seul pays »

Il faut commencer par rappeler la position de Lénine sur le socialisme.

Il « **désigne la première phase du communisme, c'est-à-dire implique de façon clairement commençante l'appropriation des moyens de production par les producteurs directs et le dépérissement de l'État de classe** ».

Que l'un des deux éléments manque, a fortiori les deux, et on ne peut plus parler de socialisme. Or, Lénine dit en 1923 :

« **Nous ne sommes pas assez civilisés pour pouvoir passer directement au socialisme, encore que nous en ayons les prémices politiques** ».

Pour lui, le blocage est donc interne.

Il faudra « **beaucoup, beaucoup, beaucoup d'années** » pour le lever, « **tout une époque historique** », « **au mieux dix ou vingt ans** », ajoutait-il.

À la même époque, Staline aussi reconnaissait que pour l'organisation de la production socialiste

« **les efforts d'un seul pays, surtout d'un pays paysan comme la Russie, ne suffisent plus ; il faut pour cela les efforts des prolétaires de plusieurs pays avancés** ».

Mais, en décembre 1926 – entre temps, Lénine est mort – changement de pied :

Staline déclare : « **nous avons tout ce qui est nécessaire pour construire une société pleinement socialiste** ».

Et si la Russie *peut* le faire, alors elle *doit* le faire. Reste à savoir quel contenu Staline met sous le mot “socialiste”...

Y met-il l'appropriation par les producteurs directs des moyens de production et un changement radical du mode de rétribution du travail ? Bien sûr que non.

Les kolkhozes, créés à partir de 1929, ne sont nullement du socialisme agraire, mais du « **despotisme agraire** » à direction bureaucratique, dit Moshe Lewin.

De même pour l'industrie lourde :

Sa « **croissance spectaculaire à partir du premier plan quinquennal (1929-1933) s'effectue au sein de rapports sociaux dont l'évolution va elle aussi au rebours de tout socialisme effectif** ».

Pour Kaganovitch, un très proche de Staline, « **la terre doit trembler quand le directeur entre dans l'usine** ». Moshe Lewin estime que l'URSS de Staline est « **un cas flagrant de développement sans émancipation** ».

Les effets de ce tournant des années 1930 vont se révéler incalculables « **dans l'histoire de la visée communiste, et (...) brouiller les pistes pour toute la suite du siècle** ».

Les mots socialisme et communisme ont perdu leur contenu rigoureux. Désormais, un signe d'égalité est mis entre socialisme et industrialisation, sans aucune considération des effets sociaux et humains.

Le mot nationalisation va se trouver paré de toutes les vertus alors qu'il ne recouvre rien de plus que la fin de la propriété privée des moyens de production et d'échange, à mille lieux de l'appropriation sociale des moyens de production par les producteurs directs. Ce ne sont d'ailleurs pas ces derniers qui sont censés incarner la nation, mais le pouvoir politique. Ce n'est donc pas nationalisation qu'il faut dire, mais étatisation.

« **Dans son contenu effectif, le “socialisme” stalinien est, en vérité, un national-étatisme** ».

Staline et le dépérissement de l'État

Comment Staline se situe-t-il par rapport à l'autre critère du passage au socialisme, à savoir le dépérissement de l'État ? Rappelons ce que signifie cette notion de dépérissement : l'État, comme instrument de domination de classe s'élevant au-dessus de la société, commence à être démantelé. C'est cette tâche que réalise la dictature du prolétariat.

Elle implique « **l'appropriation au moins nettement engagée de l'ensemble des pouvoirs publics par la collectivité citoyenne** ».

Au lieu de cela,

« **Staline pousse à un mode de direction des affaires étranger à tout souci démocratique** ».

Le régime est d'essence étatiste, et Trotski stigmatisera cet aspect, en 1936, dans **La révolution trahie**. Mais, pour Staline,

« **L'encercllement capitaliste et les dangers qui en découlent pour le pays du socialisme** » placent sous un nouveau jour la question du dépérissement de l'État.

Ce dernier, pense-t-il, doit subsister et être fort, jusques et y compris en période de communisme,

— **« si l'encerclement capitaliste n'est pas liquidé »,** dit Staline.

Staline voit bien, cependant, qu'une telle doctrine ne peut justifier rien de plus qu'un État-garde-frontières, et pas du tout un État tentaculaire. Aussi précise-t-il

— qu' **« à l'intérieur du pays la tâche essentielle de notre État consiste à faire un travail paisible d'organisation économique, de culture et d'éducation ».**

Pour Sève, ces propos sont des énormités. Ils ne peuvent passer qu'après d'une assistance vraiment prête à tout entendre sans rien dire. Rien d'étonnant à cela : avec Staline, c'est la direction qui choisit les délégués, qui prépare les décisions stratégiques et qui "élit" les dirigeants. À quoi il faut ajouter que les congrès se raréfient. Ce n'est plus le Congrès qui fait la direction, c'est la direction qui fait le Congrès. Et n'ayons garde d'oublier les purges et les crimes.

Et pourtant, Staline jouissait en URSS et à l'étranger d'une image positive !

— La première raison est peut-être, dit Sève, que **« l'époque stalinienne de l'URSS, du moins jusqu'à 1945, a aussi été celle de très grands succès »** ; par ailleurs, il faut tenir compte du **« mensonge très laborieusement construit de cette imagerie grandiose ».**

Staline et le marxisme

Staline, qui tourne le dos au communisme en économie et en politique, lui est-il au moins fidèle dans le domaine de la théorie ? En 1938, il publie **Matérialisme dialectique et matérialisme historique**.

Le jugement de Sève est sans appel : « **la compréhension et la présentation stalinienne du marxisme est elle-même, de bout en bout, une dénaturation fondamentale de la pensée de Marx** ».

On peut déjà faire remarquer que le marxisme de Staline repose essentiellement sur la lecture de l'**Anti-Dühring**, texte qui a eu une réelle utilité pendant des décennies, et dont on peut encore recommander la lecture, mais qui est néanmoins criticable. Mais, c'est surtout la façon dont Staline présente son texte qui fait problème.

Il le présente comme une « **théorie générale du parti marxiste-léniniste** », savoir le matérialisme dialectique, « **conception des phénomènes de la nature** » matérialiste par son contenu et dialectique par sa méthode, dont le matérialisme historique « **étend les principes à l'étude de la vie sociale** ».

Or, cette présentation est erronée. Staline dit que Marx serait parti d'une conception générale de la nature pour l'étendre à la vie sociale, alors, qu'en réalité, dit Sève,

« **C'est l'histoire, non la nature, qui constitue le lieu premier où s'élabore une façon très inédite de penser en matérialiste et de mettre en œuvre de même la dialectique** ».

Et d'ailleurs, c'est bien ainsi que procède Engels dans l'**Anti-Dühring**.

« **Partant des acquis matérialistes dans la compréhension de l'histoire, il ébauche à titre exploratoire une approche matérialiste-dialectique des données et problèmes qu'offraient en son temps les sciences de la nature** ».

Staline s'écarte donc d'Engels.

Et il s'écarte aussi de Lénine quand il dit que dans **Matérialisme et empiriocriticisme** ce dernier se livre à « **une généralisation matérialiste de tout ce que la science, avant tout la science de la nature, avait acquis d'important et de substantiel** » depuis la mort d'Engels.

Quand Staline dit cela, il est en contradiction formelle avec les dires de Lénine.

Même chose pour la théorie politique de Marx.

Staline dit que celle-ci serait elle-même tout simplement « **l'expérience du mouvement ouvrier de tous les pays sous sa forme générale** ».

Disant cela, Staline occulte les discussions critiques de Hegel, Bauer, Stirner, Proudhon et tant d'autres. Et cette occultation charrie une énorme méprise sur la façon dont Marx conçoit le passage de l'empirique au théorique. Pour lui, ce passage est ancré dans l'observation des faits, des idées, des argumentations, et construit les concepts à partir d'eux ; il les

inscrit dans une cohérence tout à la fois explicative et descriptive qui dépasse radicalement le donné.

Au lieu de cela, la pensée marxienne est dégradée en discours généraliste.

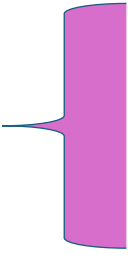
Staline et la dialectique

Pour Staline, la dialectique serait une simple méthode, ce qui est la réduire à un choix subjectif de pensée, comme s'il y avait la vérité d'un côté, et la manière de l'aborder de l'autre.

Or, dit Sève, la dialectique est plus que cela : c'est « **une logique, c'est-à-dire un système de règles de vérité pour la pensée** » gagé sur sa conformité avec l'essence même des choses, ou conforté par sa compatibilité avec l'essence même des choses.


Staline présente la méthode dialectique en quatre traits. Les choses ne peuvent se comprendre, dit-il :

1. Que resituées dans leur contexte (=globalisme) ;
2. Qu'envisagées dans leur développement (=évolutionnisme) ;
3. Qu'en les analysant sous l'éclairage de l'idée que les changements quantitatifs insensibles et graduels débouchent sur des changements qualitatifs brusques ;
4. Qu'en prenant en compte le fait que « **les objets et les phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes, car ils ont tous un côté négatif et un côté positif, un passé et un avenir, tous ont des éléments qui**




disparaissent ou qui se développent ; la lutte de ces contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui dépérit et ce qui se développe, est le contenu interne du processus de développement... ».

Mais, cette présentation passe à côté de l'essentiel. Tout d'abord, les antithèses de Staline ne sont pas des contradictions dialectiques, mais de simples oppositions logiques. Si on examine les choses dans leur connexion et leur mouvement, ce que les 1 et 2 ci-dessus expriment maladroitement, la contradiction dialectique apparaît comme associant des contraires « **en vérité inséparables et même identiques** », raison pour laquelle on parle d'unité des contraires et d'identité des contraires.



Sève dit : « **Ainsi n'y a-t-il identité qu'entre plusieurs qui sont donc des différents (unité des contraires), mais demeurent comparables sous des aspects identiques - l'un, par exemple, est plus grand que l'autre, ce qui les inscrit tous deux dans le même registre de la grandeur (identité des contraires). (...) Il n'y a dialectique que de l'unité et l'identité des contraires** ».

Les plates oppositions logiques de Staline sont loin de cela. Cette perte du caractère supérieur de la dialectique au niveau théorique, s'est inmanquablement traduite dans la pratique, et spécialement dans l'action politique.



Là où, par exemple, Lénine excellait à « **mener ensemble des politiques opposées visant un même but** », Staline s'en tenait à l'incompatibilité des opposés : c'est pour ou c'est contre.

Sève prend l'exemple de **L'État et la révolution** : dans le même temps où Lénine y « **réaffirme la nécessité de la révolution violente et de l'insurrection armée, il est capable de voir que ce qui va en favoriser le succès est d'utiliser à fond les possibilités inattendues de révolution pacifique, la lutte non violente pour prévenir la violence contre-révolutionnaire pouvant être conjonctuellement la modalité gagnante de la violence révolutionnaire** ».

Approche complexe, certes, puisqu'elle implique de savoir trouver du juste dans le faux, et inversement ; elle implique de combattre le faux en restant attentif au juste qu'il peut recéler.

Autre exemple dans le domaine du religieux :

Là où Lénine affirme en 1909, dans **De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion**, à la fois « **l'opposition entière du matérialisme marxiste à toute croyance religieuse et le refus de toute déclaration de guerre à la religion** », qui ne fait que diviser le peuple alors qu'il faut l'unir, Staline fait tout le contraire.

Sève fait observer, en effet, qu'en 1929-1930, « **la dékoulakisation brutale se double d'une campagne non moins violente contre la religion qui en aggrave encore l'effet catastrophique** ».

D'autres exemples peuvent être invoqués dans des domaines aussi divers que la conduite des armées, l'économie ou la linguistique